**Laure Murat : « L’affaire Judith Godrèche marque un tournant rhétorique du #metoo du cinéma français »**

Depuis quelques semaines, entre la [tribune sur Depardieu](https://www.lemonde.fr/societe/article/2023/12/30/gerard-depardieu-une-contre-tribune-signee-par-six-cents-artistes-pour-briser-la-loi-du-silence-et-l-echo-de-l-impunite_6208391_3224.html) et l’affaire Judith Godrèche, tout le monde se demande si le véritable #metoo du cinéma français serait enfin advenu. Comme si quelque chose avait enfin bougé. Oui, mais quoi, au juste ? C’est l’histoire d’un point de bascule. Il est rhétorique.

Premier acte : [une tribune paraît dans *Le* *Figaro*](https://www.lefigaro.fr/vox/culture/n-effacez-pas-gerard-depardieu-l-appel-de-50-personnalites-du-monde-la-culture-20231225), le 25 décembre 2023, pour défendre Gérard Depardieu, *« monstre sacré »*, mis en examen pour « viols » et « agressions sexuelles », et qu’un reportage vidéo a montré débitant des insanités sur une petite fille montant à cheval. L’avalanche de contre-tribunes et le revirement de l’opinion publique provoquent un violent rétropédalage des signataires, au point qu’on se demande si la rengaine « lynchage-tribunal médiatique-chasse à l’homme » n’aurait pas, à force, fait son temps – sauf, [apparemment, pour le président de la République](https://www.lemonde.fr/politique/article/2023/12/27/le-cas-depardieu-brouille-tous-les-reperes-jusqu-a-ceux-d-emmanuel-macron_6207910_823448.html).

Deuxième acte : l’exhumation du documentaire de Gérard Miller sur*Les Ruses du désir* (2011) fait l’effet d’un coup de tonnerre. Dans l’épisode sur « L’Interdit », on découvre un entretien avec Benoît Jacquot, qui reconnaît, sourire en coin, un rien bravache, son goût pour les très jeunes filles. Il explique même benoîtement que le cinéma n’est jamais qu’une *« couverture »* pour *« trafic illicite »* de *« mœurs de ce type-là »*, à savoir les relations sexuelles avec des mineures. Et de citer en exemple sa relation passée avec Judith Godrèche, 14 ans à l’époque.

Ce trafic, il en reconnaît l’illégalité, *« mais j’en avais rien à foutre »*, précise-t-il, avant d’insister sur le fait que toute la corporation enviait les profits qu’il tirait de son aura de metteur en scène. On ne saurait être plus clair, plus précis, ni plus grossier. On connaissait le « raciste décomplexé », bienvenue au « prédateur décomplexé ». Qui ne pourra pas nous faire le coup de « c’était une autre époque », « on ne savait pas », puisqu’il vient d’avouer, en riant qui plus est, qu’il avait parfaitement conscience de son forfait.

**Point de bascule**

C’est ici que se situe le point de bascule. Tout écœurants que soient les propos de Depardieu sur les *« moules »* des filles, ils relèvent de provocations d’un homme qui a fait de l’obscénité son mode de débraillement permanent, quand il ne nie pas purement et simplement avoir jamais agressé une femme de sa vie. La parole de Benoît Jacquot, c’est en quelque sorte le contraire. Tout à coup, on entend le discours composé, construit, du prédateur organisé. C’est presque inespéré.

Pourtant, ce discours, il a toujours été là, public, rampant, et même admis. Benoît Jacquot n’a jamais caché son goût des mineures, tout comme Gabriel Matzneff des *« moins de 16 ans »* ou Philippe Caubère des prostituées, par exemple. La différence, c’est que Jacquot a depuis longtemps mis au point un discours écran, qui articule son désir sexuel à son travail de créateur comme une nécessité. L’extrait de 2011 prouve qu’entre l’artiste torturé par le syndrome de Pygmalion et les agissements du pervers ordinaire (et désinhibé) il y a l’épaisseur d’un papier à cigarette.

Considérons plutôt, d’après le témoignage de Judith Godrèche, la banalité d’un système éprouvé : isoler l’adolescente de son environnement (familial, amical), lui promettre d’en faire son égérie et lui ouvrir toutes grandes les portes du 7e art, l’impressionner par son savoir et ses relations, tout contrôler de sa vie (alimentation, habillement, coiffure, lectures), la persuader de l’exceptionnalité et donc du prestige de leur relation, ce qui n’exclut pas les violences physiques et psychologiques. S’agit-il là des exigences de l’art confondues avec celles de la libido ? Ou de l’abus de pouvoir d’un cinéaste qui instrumentalise son art dans le seul but de satisfaire ses pulsions ?

En revoyant l’extrait du documentaire, Benoît Jacquot se serait jugé après coup *« arrogant »*, scrupule vite dissipé. C’est *« étonnamment détendu »* qu’il est venu répondre à la demande des journalistes du *Monde*, pour revenir sur son attitude passée, sa relation amoureuse qu’il assure dénuée de violence, tout en reconnaissant qu’en effet, *« à 15 ans, on ne peut pas vraiment être consentante ».* Ah. On aimerait bien qu’il développe. Tout comme Caubère, récemment mis en examen pour « viol » et « corruption de mineure », qui admet ailleurs qu’il n’aurait *« peut-être »* pas dû entamer à 61 ans une relation avec une fille de 16 ans, à laquelle il écrivait *« Tu m’as embrassé et sucé comme une grande, comme une femme, plus du tout comme une enfant »*, avant de signer : *« ton papa imaginaire »*.

**Tendance à la déromantisation**

Bien sûr, Jacquot plaide l’amour et le consentement là où Judith Godrèche parle d’*« enfance kidnappée »*, d’assujettissement et de manipulation. Et de viol. Autrefois, on appelait bien pédophilie ce qu’on nomme aujourd’hui pédocriminalité, ou crime passionnel ce qui a été rebaptisé « féminicide ». La tendance, mettons, est à la déromantisation.

Troisième acte : c’est en découvrant le film de Gérard Miller que Judith Godrèche a décidé de parler puis de porter plainte, le 7 février, contre Benoît Jacquot, ulcérée de l’entendre affirmer qu’à l’époque elle était *« vachement excitée »* par leur relation. Le même jour, [elle dépose également une plainte contre Jacques Doillon pour « viol », ce qui pousse Isild Le Besco et Anna Mouglalis à dénoncer le comportement du cinéaste](https://www.lemonde.fr/societe/article/2024/02/08/jacques-doillon-accuse-de-viol-d-agression-sexuelle-et-de-harcelement-par-judith-godreche-anna-mouglalis-et-isild-le-besco_6215477_3225.html), qui aurait retiré un rôle à la première pour s’être dérobée à ses avances et soumis la seconde à un baiser forcé. A travers Jacquot et Doillon, c’est symboliquement le cinéma d’auteur, consacrant la toute-puissance du metteur en scène, qui se trouve visé.

Enfin, ce sera au tour du réalisateur de l’entretien fatidique, Gérard Miller, d’être l’objet d’une cinquantaine d’accusations à ce jour, dont des plaintes déposées pour agressions sexuelles ou viol, lors de *« séances d’hypnose »* (toujours l’incomparable alibi professionnel) que le psychanalyste proposait à ces très jeunes proies, souvent recrutées sur les plateaux de télévision où il se produisait. [Gérard Miller – fait rare – a adressé cinq pages d’explications aux questions de *Mediapart*](https://www.mediapart.fr/journal/france/060224/dix-nouveaux-temoignages-contre-gerard-miller-une-plainte-deposee#:~:text=Dans%20sa%20r%C3%A9ponse%20%C3%A0%20Mediapart,ou%20sans%20qu’ils%20soient). S’il n’y répond pas directement et cherche d’abord à se justifier, il reconnaît aussi – fait exceptionnel – certaines erreurs de jugement.

L’émergence de la parole du prédateur, prêt à fournir des éléments sur un système et un mode opératoire qu’on connaît en général par les victimes, mais jamais de la bouche de l’accusé, imprime un tournant au #metoo du cinéma français. A en croire les archives accablantes que déterre la presse depuis quelques jours, cette parole proliférait. Mais on ne l’entendait pas, on ne l’écoutait pas, on la traitait par-dessus la jambe. Elle est devenue audible, dans toutes ses résonances. Qui s’en plaindrait ?

**Laure Murat** est historienne et essayiste, professeure de littérature à l’université de Californie à Los Angeles. Dernier ouvrage paru : « Proust, roman familial » (Robert Laffont, 2023).